

La semaine a commencé par trois grands bals :
 Lundi, bal chez Mme la duchesse d'Orléans;
 Mardi, bal au profit des pensionnaires de l'ancienne liste civile;
 Mercredi, bal aux Tuileries.

Le premier était un vrai bal de prince : tout y était du meilleur goût; beaucoup de monde, et point de foule; un peu d'étiquette, mais point de froideur. De grands personnages causant dans de charmans salons artistement ornés; des hommes distingués osant avoir de bonnes manières, au risque de passer pour des courtisans imitant le maître; beaucoup de jeunes femmes, toutes jolies et toutes admirablement mises. On le sait, aux fêtes de Mme la duchesse d'Orléans, on ne porte que des robes neuves; c'est pour ces jours-là que se réservent les parures les plus fraîches, les diamans les plus beaux et les fleurs les plus nouvelles. Comme ce sont des réunions d'élite, chacun est fier d'en faire partie, et chacun se met en frais pour y venir. Quand on se voit l'objet d'un choix flatteur, on devient tout de suite très difficile pour soi-même; les préférences ont cela de bon, qu'elles inspirent toujours un peu le désir de les mériter.

Le second bal, donné au théâtre de la Renaissance, était une vraie fête royale; on n'a jamais rien vu de plus riche, de plus magnifique, de plus grandiose, de mieux ordonné et de plus élégant. D'abord, pour arriver, point de file : six voitures s'arrêtaient en même temps sous le péristyle, où chacun parvenait sans le moindre embarras. Là commençaient les enchantemens : dans l'escalier des glaces, des tapis, des fleurs et des flots de lumières; dans les corridors des glaces, des tapis, des fleurs et des flots de lumières; dans le foyer des tapis, des glaces, des fleurs, des flots de lumières, des canapés et des femmes éblouissantes. La salle offrait un coup-d'œil dont rien ne peut donner l'idée; les loges, sans portes, étaient tendues de riches étoffes et éclairées par de superbes candelabres en bronze doré. Le lustre était ce beau *modèle renaissance*, chef-d'œuvre de Chaumont, que tout le monde a admiré à l'exposition de l'industrie cette année.

Que tout cela avait bon air! En bas, vingt valets de pied en grande livrée; en haut, quinze valets de chambre en grande tenue; dans les corridors, quinze huissiers ornés de leur chaîne; dans la salle, messieurs les commissaires portant à leur boutonnière les insignes de leur grade : un ruban bleu et la médaille de la charité. Mesdames les patronnes occupaient une estrade à l'entrée de la salle de bal; elles étaient resplendissantes de parures. Leur présence expliquait l'empressement du public;

on comprenait que tout le monde élégant de Paris voulût être d'une fête dont elles faisaient les honneurs.

Dans le foyer, on allait admirer les lots qui allaient se tirer à la loterie. Une poupée en cire, habillée en mariée, était entourée de son trousseau dont chaque pièce avait été offerte par les premiers fabricans de Paris. Cette belle personne apportait aussi en mariage une galerie de tableaux, dus à nos meilleurs artistes. Ce genre de présens de noce est assez rare aujourd'hui. Parmi ces tableaux on en remarquait un fort gracieux représentant deux paysannes, d'après Greuze. Les amateurs se disputaient en idée ce lot précieux, et se l'achetaient d'avance, sans savoir encore à qui le sort l'avait destiné. Ce tableau avait été envoyé par un anonyme; mais des anonymes comme ceux-là sont bientôt reconnus; le talent est une signature.

Parmi ces lots il y avait un turban oriental velours et or, qui faisait l'envie de toutes les femmes. Il a été gagné par l'ambassadeur d'Angleterre. Est-ce un présage? (Question d'Orient.)

Le beau tableau Gros-Claudre a été gagné par Mme la duchesse de Narbonne. C'était justice : et cette fois c'est le lot qui a du bonheur d'échoir à un juge aussi digne et aussi éclairé.

Le bel Album donné par M. le marquis de B., et qui renfermait des vers de MM. de Lamartine, Victor Hugo, etc., etc., a été gagné par M. de St-M.

La robe de la mariée, en dentelle, a été gagnée par le portier de la Renaissance. Le brave homme a emporté tristement sous son bras sa belle robe, en disant : J'aurais mieux aimé un tableau pour orner ma chambre. En effet, le demi-jour d'une loge de portier doit être bien favorable à certaines peintures.

La guirlande de la mariée, en roses blanches données par Batton, a été gagnée par le général...

Le buffet, placé dans le vestibule, était servi d'une manière magique. On prononçait quelques paroles, et tout à coup une trappe s'ouvrait, et les babas, les pâtés, les gâteaux, les brioches évoqués apparaissaient comme dans les *Pillules du diable*.

On doit de grands éloges et beaucoup de reconnaissance à l'ingénieur-ordonnateur de cette fête; tant de soins, tant d'éclat, tant de luxe étaient nécessaires. C'est maintenant que cette institution bienfaisante est réellement fondée, et le succès de cette année assure le succès du bal de l'année prochaine, si toutefois il y a une année prochaine.

Le troisième bal donné aux Tuileries était un vrai bal de charité; la plupart des invités l'avaient été par complaisance. Quelle file! quelle foule! et quelles figures!... Mais aussi, comment voulez-vous qu'un bal où les trois cents hommes les plus laids de France sont, avant tout le monde, priés par force et de fondation, sous prétexte qu'ils représentent le pays, ne soit pas épouvantable! Ces messieurs, naturellement laids, sont en ou-

tre systématiquement mal mis; ils sont tous sales et point peignés; c'est leur uniforme, le seul qu'ils aient voulu adopter. Quant à leurs manières, elles sont des plus libérales : ils se donnent des coups de coude, des coups de pieds, des coups de poings. C'est révoltant; on se croirait à la chambre. Tout cela se passait dans des salons éblouissans de glaces et de dorures, à la clarté d'un lustre fantastique, formidable, qui, semblable au soleil,

Versait des torrens de lumière
 Sur ses obscurs blasphémateurs.

Depuis quinze jours, grande agitation dans l'hôtel Castellane, grand bruit de voitures dans la cour, lectures de comédie dans le salon et répétitions dans la salle de spectacle. Vous savez qu'il va se donner une représentation extraordinaire, des plus extraordinaires, au bénéfice des réfugiés polonais. *La Duchesse de Guise*, opéra de M. de Flottow, sera représenté sur le théâtre de la Renaissance par une troupe d'amateurs qui, par conséquent, n'ont encore paru sur aucun théâtre. La musique est, dit-on, fort belle, et le poème fort ingénieusement arrangé d'après le fameux drame d'Alexandre Dumas. Les chœurs seront chantés par des femmes du monde, artistes et grandes dames.

La représentation de Mlle Mars aura lieu lundi, toutes les loges ont été louées avec un empressement bien flatteur; avant même que la composition du spectacle fût décidée. Cette confiance est un hommage rendu à la fois au talent et au caractère de Mlle Mars.

Nous savons encore des nouvelles intéressantes que nous n'avons pas le temps de vous dire aujourd'hui, mais nous ne pouvons résister au désir de vous raconter l'anecdote suivante :

M. de L. a acheté l'hôtel de Mme la duchesse de Ch. Ces jours-ci des ouvriers, faisant des fouilles dans le jardin, ont trouvé un coffre mystérieux. C'est un trésor, point de doute. La duchesse de Ch. avait une fortune considérable, elle a laissé des millions. Ce sont des diamans, de l'or, des bijoux précieux que renferme cette cassette. On s'assemble, on se consulte, on remplit scrupuleusement les formalités d'usage en pareil cas, l'heure solennelle est venue, on va connaître enfin la valeur du trésor. Le coffre est ouvert. La curiosité redouble, ce n'est qu'une première enveloppe, ce coffre renferme un second coffre plus petit, on l'ouvre que renferme-t-il... ? le squelette d'un chien. A cette découverte, on rit d'abord de tant d'espérances déçues, et puis bientôt on s'attriste, car un des assistans se rappelle l'histoire de ce pauvre chien : c'était celui de Marie-Antoinette, son compagnon de prison, le témoin de toutes ses larmes, le seul trésor que la reine de France put léguer à sa digne amie, Mme de Tourzel, en montant à l'échafaud.

Le coffre ouvert avec une curiosité profane, fut religieusement fermé et remis à sa place.

1. Identifiez le **genre** du texte donné ci-dessus (*La Presse*, 8 février 1840, p.1; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image à droite).



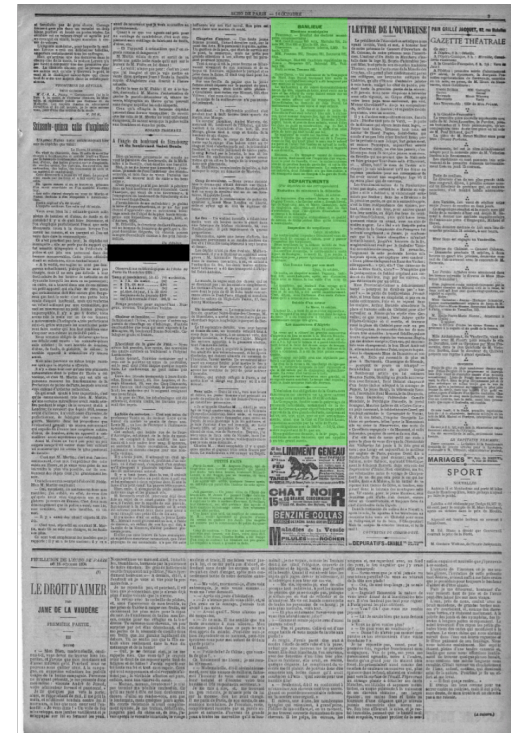
Paris la nuit. — M. Auguste Popop, âgé de vingt-deux ans, ouvrier imprimeur, qui passait hier matin vers deux heures, boulevard Richard-Lenoir, a été frappé, par un inconnu, de deux coups de couteau à la poitrine.

Les agents ont arrêté, quelques heures après, un individu qui paraît être l'auteur de cette agression.

Joli quartier. — Un jeune élève de l'École des beaux-arts, M. James V... passait l'avant-dernière nuit rue des Ciseaux, quand, devant le numéro 7, il reçut sur la tête le contenu d'un vase. L'étudiant, tout ruisselant, est allé prévenir des agents et faire constater le dommage causé. Ses vêtements sont en effet perdus.

Une heure plus tard, un employé de commerce, M. R..., venait également se plaindre d'avoir été arrosé en passant rue Jacob. Une enquête est ouverte par le commissaire de police du quartier.

Coup de couteau. — Une rixe est survenue hier soir vers sept heures, cité Doré, entre deux chiffonniers. L'un d'eux, Charles Dorlia, a été frappé d'un coup de couteau: La blessure est peu grave. Le coupable a réussi à prendre la fuite.



2. Identifiez le **genre** du texte donné à gauche (*L'Écho de Paris*, 16 octobre 1894, p. 3; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image ci-dessus).

DE PARIS AU TONKIN

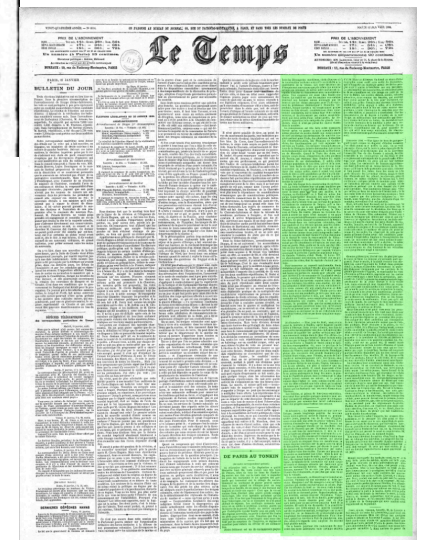
(De notre correspondant spécial.)

24 décembre 1883. — Le *Saghatien* a quitté Marseille hier. Me voilà encore une fois hors de France, libre de tous les liens de l'habitude; encore une fois sur la vaste mer à regarder les jeux des marsouins et les spirales des goëlands qui tournoient sur le sillage du navire. Comment un sentiment de plaisir peut-il entrer dans le cœur quand on s'éloigne pour un long temps de sa famille, de ses amis et des travaux sur lesquels on fonde son espoir? C'est que la vie est comme l'eau, d'autant plus amère qu'elle croupit davantage; elle n'est agréable qu'autant qu'elle coule vite. Il ne faut pas l'examiner de trop près ni trop l'interroger, car on se désespère de n'en point obtenir de réponse. Les meilleurs moments sont ceux où on oublie le problème. L'action guérit les blessures de la pensée. Sentir un navire emporté par l'infatigable vapeur bondir sous ses pieds vers des régions nouvelles, ou partir à cheval dès l'aube en plein pays inconnu avec l'émotion que l'on va courir des aventures, avoir l'esprit sans cesse distrait par les surprises de l'imprévu, ce régime est excellent pour refaire un rêveur de ses mélancolies.

4 janvier. — Nous sommes depuis deux jours dans la mer Rouge. La différence de latitude commence à se faire sentir violemment. A une heure, dans les cabines de tribord, le thermomètre aujourd'hui marquait 30 degrés au-dessus de zéro. C'est une température agréable dans la mer Rouge, l'endroit le plus chaud du globe, dit-on, où l'air est parfois aussi irrespirable que celui d'une fournaise au fort de l'été. Paris, à la même heure, mettait du coke dans son foyer. Il est vrai que nous sommes à cinq mille kilomètres du faubourg Montmartre.

A propos de distances, je crois utile de donner exactement celles que nous allons parcourir. Cela rendra service aux orateurs de la Chambre qui mettent à vue de nez l'expédition du Tonkin tantôt à deux mille et tantôt à quatre mille lieues de la mère-patrie. Il y a de Marseille à Naples 457 milles marins, de Naples à Port-Saïd 1,104, de Port-Saïd à Suez 87 pour la traversée du canal; de Suez à Aden 1,312, d'Aden à Colombo 2,105, de Colombo à Singapour 1,566, de Singapour à Saïgon 647 et de Saïgon à Hai-Phong 792. Soit un total de 8,070 milles, ce qui fait, en comptant le mille à 1,852 mètres, 14,945 kilomètres ou 3,736 lieues de terre. Ceux qui disent 4,000 lieues sont donc ceux qui sont le plus près de la vérité à 264 lieues près. Mais, sur une pareille longueur, 264 lieues de plus ou de moins ne disent rien du tout à l'imagination.

3. Identifiez le **genre** du texte (deux extraits différents du même article) donné à gauche (*Le Temps*, 22 janvier 1884, pp. 1-2; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image ci-dessous).



LA RÉSURRECTION DE ROCAMBOLE

PROLOGUE

LE BAGNE DE TOULON

VI

J'étais cocher, dit le bonnet vert, cocher de remise, et, qui, plus est, cocher de remise marron.

Savez-vous ce que c'est, les marrons ?

C'est des hommes mal vêtus, mal chaussés, ayant mauvaise mine, conduisant une mauvaise voiture et un mauvais cheval.

Pas méchants, au fond, mais braillards, buvant beaucoup de vin blanc et d'eau-de-vie de pousures de terre, insultant volontiers la pratique et ayant mauvaise odeur dans l'opinion publique.

La pratique est plus mauvaise encore que le cocher; elle paie en grognant et elle vous rend bien les sottises qu'on lui dit, quand on lui demande cinq sous de pourboire après une course de plusieurs heures dans la boue et sous la pluie.

(1) Voir le *Petit Journal* du 31 oct. au 4 novembre.

Moi, j'avais mauvaise tête et une femme qui l'avait plus mauvaise encore.

Quand j'avais bu, nous nous battions, et si je n'avais pas eu mon chien pour me consoler, je crois bien que je me serais péri.

Mais aussi, quel amour de chien, si vous saviez... c'était un petit terrier-boule tout blanc et plein d'intelligence. Il ne quittait pas l'écurie, et il ne fallait pas s'en approcher!

J'étais mal avec ma femme, rapport qu'elle le battait. Si le chien recevait un coup de pied, ma femme avait sa tripotée.

Comme moi, elle aimait la fine goutte le matin, à midi et le soir, sans parler de la journée. Alors, quand je rentrais, c'était des coups qui pleuvaient.

Elle me griffait, moi je l'étranglais. Un soir je serrai plus fort que de coutume et elle tomba. Je crus qu'elle était ivre, mais pour dire la vraie vérité, elle ne devait plus se griser jamais...

Elle était morte!

Le lendemain on m'arrêta et on me mit en prison, puis on m'envoya aux assises, et il y eut des avocats qui firent de beaux discours pour et contre moi.

Il y avait un curieux qui voulait qu'on me guillotinat; mais il ne fut pas assez fort; on m'envoya seulement au bagne.

Mais ça m'était égal, je ne pensais qu'à Toby, que je n'avais pas vu depuis mon arrestation.

C'était mon pauvre chien.

J'étais bien inquiet; cependant une chose me consolait: c'est qu'à Montmartre, où je remisais, tout le monde connaissait et aimait Toby, et je

pensais bien qu'on l'aurait recueilli et qu'il avait de quoi manger.

Mais voilà que, comme je sortais de la cour d'assises pour retourner à la prison, et que je marchais entre deux gendarmes, avec les menottes, je pousse un cri et je reconnais mon chien.

Il se jette sur moi, il me flatte, il me caresse tant et tant que je me mets à pleurer.

Les gendarmes le repoussent, mais il me suit, et le voilà qui arrive à la prison.

Le concierge était un brave homme qui avait du cœur; il laissa entrer le chien et le garda chez lui.

J'étais à Bicêtre, et j'attendais avec les autres condamnés le jour de la ferrade et du départ pour Toulon.

Tous les jours je voyais mon chien une heure, dans le préau, et ça me suffisait. Je n'avais plus qu'une peur, c'était de partir pour le pré et de me séparer de lui.

Enfin ce jour-là arriva.

Le capitaine de la chaîne me vit pleurer à chaudes larmes tandis qu'on me ferrait, et il me dit:

— Tu es donc bien peiné du bagne?

— Ce n'est pas pour ça que je pleure, répondis-je.

— Et pourquoi pleures-tu?

— Rapport à mon chien, lui dis-je en sanglotant.

Je vous l'ai dit, c'était un bon homme, le capitaine Thierry, et il faisait tout ce qu'il pouvait pour les condamnés.

— Eh bien! me dit-il, nous ramènerons s'il

veut suivre la chaîne jusqu'à Toulon, et puis là, nous verrons...

Ce qui fut dit fut fait, le chien suivit la chaîne, quand il était fatigué, le bon Thierry le prenait dans son cabriolet, et en route, il le nourrissait bien.

J'aurais voulu être le bon Dieu pour le récompenser, cet excellent capitaine.

Nous arrivâmes à Toulon.

Au bagne, pas de chien; mais sur la prière de Thierry un homme qui tenait un bouchon dans les environs de l'arsenal s'en chargea.

Chaque matin, quand la chiourme sortait pour aller à la fatigue, tantôt au Mourillon, tantôt au fort Lamalgue, mon pauvre chien était à la porte et il venait me lécher les mains; quelques fois l'adjudant était bonhomme, il me permettait de l'emmener.

Le soir, en rentrant, Toby connaissait la consigne, il me reconduisait jusqu'à la porte de l'arsenal, me léchait les mains et s'en retournait tristement chez le cabaretier pour s'en revenir au poste le lendemain.

Cela dura deux ans; moi, du moment que je pouvais voir mon chien, et que je ne buvais plus de l'eau-de-vie, j'étais un brave homme et je faisais un bon forçat.

Je travaillais comme un cheval, je ne désobéissais jamais, tout m'allait. Jamais je n'avais été puni.

Il y avait un adjudant qui m'avait pris en amitié; il conta l'histoire du chien à M. Rigault, le commissaire, un bon commissaire, celui-là, et juste comme le bon Dieu.

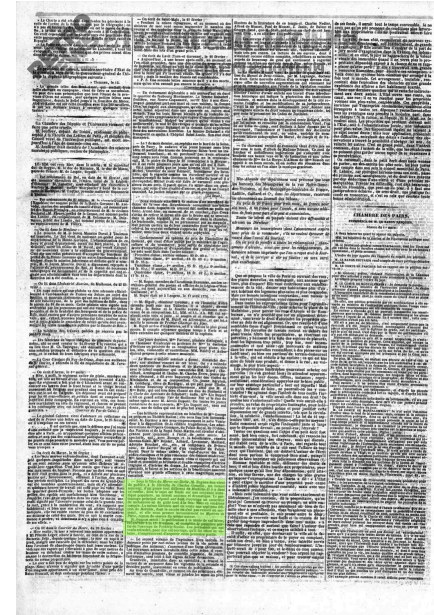
Le commissaire prit le chien, comme si c'était

4. Identifiez le **genre** du texte donné ci-dessus (*Le Petit Journal*, 5 novembre 1865, p. 1; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image à droite).



— Sous le titre du *Morne-au-Diable*, M. Eugène Sue vient de publier, à la librairie de Charles Gosselin, un roman nouveau, d'un genre tout différent de *Mathilde*. Il y a dans ce roman, dont le sujet est fondé sur une croyance historique populaire, un intérêt soutenu et dramatique. Le personnage principal répand sur tout l'ouvrage un caractère de mélancolie et de gaieté tout à la fois. Nous en rendrons compte. La même librairie met en vente une septième édition de *Mathilde*, dont le succès ne s'est pas ralenti un moment, et elle nous promet incessamment *les Mystères de Paris*, roman de récits du même auteur.

Si Jeunesse savait ! la publication à la mode de cet hiver, est arrivée à sa 15^e livraison, et complète la première partie de l'ouvrage de Frédéric Soulié. Les personnes qui ont voulu attendre, pour lire cet ouvrage, qu'il fût réuni en volume, s'empresseront d'acquiescer cette première partie.



5. Identifiez le **genre** du texte donné ci-dessus (*Le Journal des débats*, 8 mars 1842, p. 2; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image à droite).

Très joli bal dimanche soir chez Mme Pastré, dans son bel appartement de la rue d'Anjou. Un lot de jolies femmes : Mmes la marquise d'Hervey de Saint-Denis, baronne de Noirmont, comtesse de la Roche-Aymon, comtesse de Puységur, comtesse de Mercy-Argenteau, Mlles Le Hon, de Morey, etc. Parmi les hommes : MM. le prince J. Murat, général comte Feury et ses fils, vicomte de Pourtalès, comte et vicomte d'Andigné, marquis de la Roche-Fontenilles, baron de Noirmont, baron Calvet-Rogniat, Paul Le Roux, etc. Cotillon endiablé, qui a duré jusqu'au jour.



6. Identifiez le **genre** du texte donné à gauche (*Gil Blas*, 3 juin 1882, p. 1; localisation de la rubrique sur la page en vert dans la petite image ci-dessus à droite).